Ami du Clergé du 27 juillet 1939

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — I. La mort de la T. S. Vierge, 449. — II. Notre-Dame de l'Assomption Patronne principale de la France, 451. — III. Vie terrestre et vie céleste de Marie, 452.
Instructions du dimanche. — XLVII. *11e Dim. après la Pentecôte :* Les leçons de la guérison du sourd-muet, 454.
Courtes instructions sur la Morale. — XIX. La foi, 455.
Entretiens sur l'Action catholique. — XIII. La presse chrétienne, 457.
Conférences à des jeunes gens. — XI. Médiocrité ou grandeur d'âme, 458.
Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. L'Eucharistie, dernier mot de notre science de Dieu, 460. — II. L'Eucharistie, dernier mot de notre science de l'homme, 462. — III. L'Eucharistie, dernier mot de notre science de la société, 463.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

LA MORT DE LA T. S. VIERGE

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.
Voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse.
(Luc, I, 48).

Mes frères,

Si jamais ce fut le lieu de redire ces paroles sublimes par lesquelles Marie annonçait au monde la grandeur que le Seigneur lui avait destinée, c'est bien en ce jour solennel : « *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* » C'est en ce jour que cette étonnante prédiction est accomplie de la manière la plus complète et la plus merveilleuse ; c'est en ce jour que retentissent avec plus d'éclat, dans le monde entier, les louanges de celle dont la modestie aimait tant le titre d'humble servante du Seigneur. De l'aurore au couchant, des climats glacés du Nord aux plages brûlantes du Midi, sous les voûtes imposantes des plus superbes basiliques comme dans la plus petite chapelle, partout où se trouve un ministre du Dieu vivant, on célèbre la gloire et la majesté de la Mère de Jésus ; partout on exalte, on glorifie cette Vierge bénie dans laquelle le Seigneur a opéré de si grandes choses. *Ecce enim ex hoc...* Nous aussi, m. f., nous chantons ses louanges ; nous aussi nous offrons à notre Mère le tribut de notre respect et de notre amour ; et ce ne sera point interrompre ce concert magnifique et universel de louanges que de vous parler, en cette touchante solennité, des circonstances qui ont accompagné la mort de Marie et qui furent le prélude de son Assomption glorieuse.

Quelles furent donc les circonstances de la mort de Marie ? J'en remarque trois principales : c'est d'abord une mort à laquelle elle avait aspiré ; en second lieu, c'est une mort exempte de douleurs et de peines ; enfin c'est une mort qui va la réunir à son Fils. Trois circonstances qui rendent la mort de Marie non moins merveilleuse et non moins exceptionnelle que sa vie.

I. — *Une mort à laquelle elle avait aspiré*

Tandis que les autres frémissent à l'idée de la mort, tandis qu'ils regardent la tombe comme un abîme sans fond où s'engloutissent, dans un commun naufrage, toutes les satisfactions et toutes les espérances de la vie, Marie soupirait sans cesse après ce jour si longtemps désiré qui devait briser ses liens mortels. La mort était l'objet de ses plus ardentes aspirations, et la pierre du tombeau lui apparaissait comme le premier degré de cette échelle mystérieuse qui devait la conduire au ciel. Depuis que son divin Fils avait quitté la terre, les désirs de cette âme ailée étaient devenus plus irrésistibles. « Hélas ! s'écriait-elle avec le Prophète, combien durera encore mon triste exil ? *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* Ce n'est pas ici le lieu de repos de mon âme ; elle est affligée et abattue comme un prisonnier qui soupire dans les fers loin de sa famille et de sa patrie, *multum incola fuit anima mea.* »

Aussi, m. f., lorsque l'ange des derniers soupirs vint lui annoncer que le temps était venu pour elle, qui pourrait redire les expressions de sainte allégresse, le ravissement ineffable avec lequel elle entonne l'hymne de la délivrance ? « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus !* Heureuse nouvelle qui me fait tressaillir de joie : je vais donc entrer dans la maison du Seigneur ! » Son visage est plus beau, plus rayonnant que jamais ; ses yeux se fixent avec sérénité sur le ciel ; son esprit absorbé en Dieu semble déjà le contempler face à face ; son cœur inondé d'un amour aussi doux que fort, goûte d'avance un torrent de délices.

Elle n'éprouve aucun regret, parce que depuis longtemps elle a renoncé à tout ; elle est sans crainte et sans terreur, parce que partout où s'arrêtent ses regards mourants, elle ne rencontre que consolations. L'archange lui rappelle combien, dès l'instant de sa conception immaculée, son cœur fut embrasé du divin amour ; comme elle est restée attachée constamment aux volontés célestes, croissant toujours en perfection et en sainteté. Toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections n'ont été que pour Dieu : elle n'a pas prononcé un mot, pas fait un mouvement, pas jeté un regard, pas exhalé un soupir qui ne fût pour Dieu et pour sa gloire. Aussi, à l'heure de la mort, se voit-elle entourée de ces admirables vertus qu'elle a pratiquées toute sa vie : elles se rangent autour de son lit de mort comme une belle et puissante armée qui écarte d'elle toute frayeur et toute alarme. Sa foi si vive, sa douce confiance en Dieu, son humilité si profonde avec tant et de si grands privilèges, son zèle infatigable pour la gloire de Dieu et surtout son amour parfait pour Dieu et sa soumission absolue à sa sainte volonté, toutes ses éclatantes vertus semblent prendre une voix et lui dire à l'envi : « O Marie ! nous sommes les enfants de votre cœur, et un enfant est toujours au lit de sa mère : nous resterons avec vous ; nous vous accompagnerons dans le royaume céleste ; là nous entourerons votre trône, là nous serons votre splendeur, votre couronne et le diadème de votre gloire. »

C'est ainsi que cette divine épouse s'endormit dans les bras du Seigneur ; c'est ainsi que s'éteignit ce bel astre qui si longtemps avait éclairé le monde de

ses rayons. C'est ainsi que triompha de la mort celle qui avait enfanté l'auteur de la vie ! O heureuse mort ! O mort digne d'envie !

Nous aussi, m. f., quelquefois nous invoquons la mort. L'impie, épuisé par les honteuses jouissances du monde, soupire après la mort ; la vie présente lui est à charge, mais il ne s'inquiète guère de l'avenir ; il est dégoûté des amertumes de la terre, mais il ne soupire pas cependant après les douceurs du ciel. Aussi arrive-t-il presque toujours que des désirs qui ont accru le nombre de ses péchés durant la vie, aggravent aussi ses angoisses et ses tourments à l'heure de la mort. Le tombeau qu'il se figurait naguère comme le terme de ses misères et comme un séjour que rien ne trouble, à peine est-il sur le point d'y étendre ses membres épuisés qu'il le considère avec épouvante. Cet abîme immense où il va descendre, cette horrible solitude, ce sommeil glacial, cette privation de tout bien, alors qu'il est encore animé d'un invincible besoin de jouir, toutes ces considérations et bien d'autres non moins épouvantables oppressent cette âme misérable, la déchirent et sont déjà le prélude de ses effroyables tortures. Mais hâtons-nous de détourner nos regards de ce tableau d'horreur, pour les reporter sur le touchant et instructif spectacle que nous offre la mort de Marie.

II. — *Une mort exempte de douleur et de peine*

Cette mort fut en second lieu exempte de douleur et de peine.

Outre les autres motifs, la mort est redoutable à l'homme parce qu'elle est ordinairement précédée d'innombrables défaillances et d'accablements pénibles, qui viennent comme autant de funestes avant-coureurs à sa rencontre, pour le saisir et l'entraîner vers sa dernière demeure. Et quand l'heure suprême est près de sonner, les inexprimables angoisses de l'agonie viennent compléter cette terrible épreuve. C'est en effet une règle générale de la Providence que l'homme se sente lui-même mourir, qu'il brise avec effort, et l'un après l'autre, tous les liens qui l'attachent à la vie, et qu'il assiste à la fois comme victime et comme témoin à la dissolution de son être.

La mort de Marie ne nous offre rien de semblable. Marie avait donné à Jésus, sans connaître les douleurs de la maternité, la vie mortelle qu'il devait un jour sacrifier pour nous ; Jésus, de son côté, accorde à cette mère si tendrement aimée la vie glorieuse et éternelle sans lui faire éprouver les peines de la mort. Pour nous faire mieux concevoir ce beau privilège, le grand Evêque de Meaux, après avoir parlé de l'amour de Marie pour son Fils, et avoir assuré qu'elle ne vivait séparée de lui que par un miracle continuel, nous apprend comment ce miracle cessa et de quelle manière l'amour lui porta le coup de la mort :

« Est-ce, dit-il, quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui vient détacher cette âme? S'il m'est permis, ajoute-t-il, de dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet non point à des mouvements extraordinaires, mais à la perfection de l'amour de la Sainte Vierge. Car, comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs et se multipliant par soi-même ; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. O amour de la Sainte Vierge ! ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel, ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir.

« Ainsi mourut la divine Vierge, par un élan de l'amour divin ; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés, comme sur un char de triomphe. »

Elle n'essuya pas les défaillances d'une nature épuisée, ni les déchirements d'un cœur brisé par la souffrance, ni les suprêmes angoisses de l'agonie : sa mort fut tranquille et sereine comme le soir d'un beau jour ; elle s'endormit doucement dans la tombe pour se réveiller dans le sein de son Dieu.

M. f., quoique nous ne puissions nous soustraire à la loi commune qui nous condamne à mourir au milieu des angoisses de l'agonie, nous pouvons trouver dans la foi et dans la piété des moyens puissants d'adoucir au moins cette dernière épreuve. Approchez et voyez mourir ce chrétien fidèle à son Dieu ; voyez-le calme et résigné à la volonté du Seigneur ; voyez comme il aspire à être débarrassé du fardeau de la chair et de ces liens matériels qui le rattachent encore au monde, à ce monde où les jouissances les plus recherchées ne sont qu'une ombre affaiblie de la céleste béatitude qui l'attend. Une consolante espérance l'assiste à son chevet et lui montre ouvert le ciel où l'amour le convie ; la croix, qu'il tient entre ses faibles mains et qu'il serre, en tressaillant, contre son cœur et ses lèvres, remplit son esprit de confiance en la miséricorde divine ; elle répand dans son âme, comme un baume céleste, d'ineffables consolations. Encore un moment, et tout est accompli ! La mort sera vaincue et le profond mystère de la Rédemption s'accomplira ; bientôt, comme Marie, il possédera pour l'éternité l'objet de ses désirs.

III. — *Une mort qui la réunit à son Dieu*

Enfin, m. f., la mort de Marie va la réunir pour toujours à Dieu ; et cette circonstance lui donne, en cet instant suprême, de nouvelles joies et de nouvelles consolations.

Vous le savez, m. f., ce qui rend la mort plus cruelle et plus affreuse encore, ce sont moins les souffrances du corps que cette multitude d'objets et d'affections dont il faut se séparer. La mort de Marie n'est pas une séparation, c'est une réunion. Depuis longtemps déjà elle est séparée de tout ce qui lui fut cher ici-bas ; et c'est ce long isolement qui fait jusqu'à cette heure son tourment. Elle redemande son divin Fils à toutes les créatures ; elle les prend toutes à témoin de ses soupirs ; elle les conjure de lui rendre témoignage des langueurs que lui cause son absence : *Adjuro vos, si inveniatis dilectum meum, ut nuntietis ei.* Ah ! vienne la mort pour réunir ces deux cœurs faits l'un pour l'autre ! Qu'elle vienne rendre un Fils à sa mère et une mère à son Fils, et briser ainsi les chaînes de l'exil ! Que la mort apparaisse au chevet de Marie, et Marie la saluera comme l'ange de la bonne nouvelle !

Ne vous étonnez donc pas du changement qui s'opère dans la Mère de notre Dieu à ses derniers moments. Ce front, où reposa si longtemps comme un nuage la tristesse de l'exil, s'illumine tout à coup et rayonne comme les cimes du Liban que les premiers feux du soleil colorent après une sombre nuit ; ses

yeux abattus et défaillants, qui s'élevèrent tant de fois vers le ciel pour y chercher cette pure lumière que ne donne pas l'univers matériel, un feu divin les anime aujourd'hui : on dirait que les portes de la cité sainte viennent de s'ouvrir devant elle, et qu'un reflet de la gloire céleste les éclaire. Une dernière illumination, une douce sérénité se répand sur tous les traits de Marie. C'est, selon le langage de la Sainte Ecriture, le cerf altéré qui, avant d'y atteindre, aperçoit la source des eaux vives et précipite sa course pour s'y rafraîchir plus tôt ; c'est l'Epouse des Cantiques qui ressent, pour ainsi dire, au redoublement de ses transports, l'approche de son divin Fils ; c'est un séraphin qui se consume d'amour à mesure qu'il se plonge dans l'océan de l'amour éternel. Dieu parle à son tour, il l'appelle : « Levez-vous, ô ma bien-aimée ; prenez votre essor, ô ma colombe, et venez ! *Surge, amica mea, columba mea et veni !* Plus de soupirs ; les rudes jours de la vie mortelle sont passés pour vous, l'hiver s'est enfui ; plus de tempêtes désormais ni d'amertumes : *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit !* Un printemps éternel commence ; venez en goûter les délices dans le paradis véritable ! *Veni in hortum meum !* » A ces mots, les flammes qui consument le cœur de Marie redoublent d'ardeur ; sa belle âme s'exhale et s'élève au ciel comme un pur et suave encens, comme un nuage embaumé des parfums les plus exquis.

Heureuse, mille fois heureuse, l'âme qui comprend et pratique le détachement comme Marie ! qui vit sur la terre dans l'exil, ainsi que vivait Marie, toujours prête à quitter cette vallée de larmes où elle soupire, toujours disposée à partir pour le ciel !

* *

Il nous resterait maintenant à considérer la gloire qui succède à ce bienheureux trépas ; mais ce sujet nous entraînerait trop loin ; et nous terminerons par une humble prière à Marie :

Nous avons recours à vous aujourd'hui, ô tendre Mère ! ayez pitié de nous ! Vous êtes arrivée au port, ne nous abandonnez pas, nous que vous avez laissés dans l'exil ! Vous êtes maintenant en sûreté et en repos ; pensez à nous qui sommes toujours en péril de nous perdre. Jetez les yeux sur vos enfants qui gémissent et qui soupirent dans cette vallée de larmes et de misères ; plaidez notre cause auprès de votre Fils, afin qu'il nous accorde le pardon et qu'il nous fasse la grâce de vous voir, de vous aimer, de vous louer et de vous bénir dans le ciel pendant toute l'éternité ! Ainsi soit-il.

II

N.-D. DE L'ASSOMPTION PATRONNE PRINCIPALE DE LA FRANCE

Mes frères,

Au lendemain de la guerre de 1914, reconnaissants de la protection qu'elles avaient accordée à notre pays durant la grande tourmente, désireux de le placer davantage encore sous leur sauvegarde, les cardinaux, archevêques et évêques de France, par l'entremise de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, priaient le Souverain Pontife de déclarer Notre-Dame de l'Assomption Patronne principale et sainte Jeanne d'Arc Patronne secondaire de la France. Notre Saint Père le pape Benoît XV, alors régnant, s'apprêtait à exaucer leur pieuse et patriotique requête quand la mort le fit entrer dans un monde meilleur. Son successeur Pie XI avait à peine pris sa place sur le trône de S. Pierre qu'il réalisait son dessein : le 2 mars 1922, selon le désir de l'épiscopat français, il proclamait Notre-Dame de l'Assomption Patronne principale et sainte Jeanne d'Arc Patronne secondaire de notre pays.

Je vous ai parlé de celle-ci au jour de sa fête, devenue fête nationale. Aujourd'hui je vous parlerai de la première, et, avec le Souverain Pontife luimême dans sa Lettre du 2 mars 1922, je vous montrerai combien est justifié le glorieux patronage accordé à notre chère patrie.

I

Fille aînée de l'Eglise depuis le baptême de Clovis en 496 qui fit d'elle la première nation catholique, la France, dit Pie XI, est également appelée, de temps immémorial, le « Royaume de Marie ». Et c'est avec raison, reconnaît le pape. Marie était connue et honorée dans notre pays avant même d'être née. Les Gaulois nos ancêtres, comme tous les peuples anciens, avaient conservé pieusement la tradition d'après laquelle le Sauveur promis aux hommes devait naître d'une vierge. Cent ans avant l'ère chrétienne, leurs prêtres, les Druides, avaient même érigé, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Chartres et qui servait de centre à leur culte, une statue sur le socle de laquelle était écrite cette dédicace : « *Virgini pariturœ.* A la Vierge qui doit être mère. »

Aussi, lorsque les amis de Jésus chassés de Palestine par les Juifs vinrent aborder sur les côtes de Provence et se mirent à évangéliser notre pays, — S. Lazare la région de Marseille, dont il devint le premier évêque, sainte Marie-Madeleine et surtout sainte Marthe la Provence, Zachée la province du Quercy où le sanctuaire de Roc-Amadour rappelle son séjour, — ils n'eurent aucune peine à y introduire en même temps que la religion de Jésus-Christ le culte de sa très sainte Mère. Quand S. Denys l'Aréopagite, le converti de S. Paul à Athènes, vint avec ses compagnons évangéliser Lutèce, après être allé auparavant s'agenouiller devant la Sainte Vierge encore vivante à Ephèse sous la garde de S. Jean, il put reprendre en l'appliquant à Marie la parole de S. Paul au sujet du Dieu inconnu adoré des Athéniens : « La Vierge Mère que vous honorez sans la connaître a paru sur la terre, elle a mis au monde le Rédempteur ; je l'ai vue, je l'ai vénérée, je viens vous la faire connaître et vous apporter ses maternelles bénédictions. »

L'apostolat marial commencé par les premiers apôtres de notre pays, tous les grands docteurs de Gaule et de France vont le continuer : S. Irénée et S. Eucher de Lyon, S. Hilaire de Poitiers, S. Anselme en Normandie, le grand Abbé de Clairvaux S. Bernard, S. François de Sales, n'ont rien de plus à cœur que d'encourager et de propager parmi leurs compatriotes la dévotion envers la T. S. Vierge. Dès le XIIIe siècle l'Université de Paris, l'illustre Sorbonne, entendit l'un de ses maîtres proclamer l'Immaculée Conception de Marie.

Un tel apostolat ne pouvait manquer de porter des fruits. Les rois de France et leur peuple, nous allons le voir, rivalisèrent de confiance et d'amour envers Marie.

II

C'est de cette bonne Mère que les prières de sainte Clotilde obtiennent la conversion de Clovis, et c'est dans l'église de Sainte-Marie de Reims que celui-ci est baptisé le jour de Noël 496 avec trois mille de

ses soldats. Lui-même se montre très dévot envers Marie et sur les ruines d'un temple druidique il érige en son honneur une église qui dans la suite des siècles deviendra Notre-Dame de Chartres.

Charlemagne se rendant en Espagne pour y combattre les Sarrazins s'arrête à N.-D. de Roc-Amadour. Le grand empereur veut dormir son dernier sommeil dans l'église Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle et demande qu'on dépose dans son tombeau une image de Marie à laquelle il était très dévot.

Dès l'an 1022, Robert le Pieux fonde un ordre de chevalerie en l'honneur de la Vierge, et lui demande en retour de protéger son royaume. Tous les preux du Moyen-Age, du reste, font profession d'une grande dévotion envers Elle et l'appellent Notre-Dame Sainte Marie. Les Normands, devenus maîtres d'une partie de notre pays et convertis au catholicisme, se montrent vite, eux aussi, de fidèles fils de Notre-Dame, et leurs ducs la proclament Patronne de la Normandie. S. Louis était si dévot à la T. S. Vierge que tous les jours il récitait son office. Louis XI, en accomplissement d'un vœu fait à Marie, remplace par une vaste église la modeste chapelle de N.-D. de Cléry, où il est venu en pèlerinage et il veut y avoir son tombeau. Qui ne connaît la piété de sainte Jeanne d'Arc envers Marie? Toute enfant elle aime à lui tresser des guirlandes, à orner sa chapelle de Notre-Dame de Bermont. Plus tard elle fait peindre son image sur ses étendards et groupe autour d'elle ses soldats pour la prier. Enfin, elle meurt avec son nom sur les lèvres.

C'est en l'église Notre-Dame de Chartres que Henri IV veut être sacré roi de France, et c'est son fils Louis XIII qui en 1637, en exécution d'un vœu, prescrit de faire chaque année et dans toutes les paroisses de son royaume cette procession du 15 août qui ce soir se déroulera dans nos rues au chant des Litanies de la Sainte Vierge.

Napoléon I^er^ n'était pas moins dévot envers Marie que nos anciens rois. Il avouait lui-même qu'étant Premier Consul à St-Cloud il ne pouvait entendre la cloche de Rueil sonner l'*Angelus* sans être ému, et devenu empereur c'est cette fête de l'Assomption qu'il choisit comme fête nationale, et il en fut de même sous le Second Empire. Ce jour-là, tous les grands Corps de l'Etat, tous les magistrats, toutes les autorités officielles se rendaient à l'église, au premier rang de l'assistance, et par leur présence rendaient un hommage officiel, un hommage national à Celle qui de tout temps fut considérée comme la Reine de la France et, avant même la décision du Souverain Pontife, comme sa Patronne bien-aimée.

III

Aussi bien, qui comptera le nombre des palais qui lui ont été érigés sur notre sol !

Dans sa Lettre, Pie XI reconnaît que trente-quatre cathédrales lui sont dédiées, entre autres celles de Reims, de Paris, d'Amiens ,de Chartres, pour ne citer que les plus célèbres. Et en plus de ces cathédrales, combien de splendides basiliques lui ont été érigées dans les endroits en particulier qu'elle a bien voulu favoriser de ses apparitions ou d'un éclatant miracle : Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de la Salette, de Fourvière, de la Garde, du Laus, du Puy, dans le Midi ; Notre-Dame de Pontmain, de l'Epine, de Brebières, de Liesse, de la Délivrance et quantité d'autres, dans le Nord. Et à côté de ces grands sanctuaires, il en est un grand nombre d'autres qui, pour être plus modestes, n'en sont pas moins aimés des populations qui les entourent. D'autre part, on ne compte pas les images séculaires et parfois miraculeuses vénérées aux carrefours des routes, dans le creux des arbres, au sommet des collines ou sous les mystérieux ombrages des forêts.

Et tous ces sanctuaires, grands et petits, toutes ces images sont le but de pieux pèlerinages où les foules d'aujourd'hui comme celles d'autrefois se plaisent à aller prier. Il en est même qui, comme celui de Lourdes, ne désemplissent pas durant toute l'année et voient les pèlerins affluer par milliers de toutes les parties du monde.

* *

Oh ! oui, la France est bien le royaume de Marie ! On a commencé d'aimer cette bonne Mère, chez nous, dès qu'on l'a connue, et l'on n'a jamais cessé. Marie nous l'a bien rendu. Que de fois elle a couvert notre pays de sa maternelle protection ! En le délivrant des épidémies, comme en 1832 et en 1854, où elle préserve de nombreuses villes et de nombreux villages du choléra ; en sauvant de l'invasion les villes et les régions qui se sont placées sous son égide, par exemple Langres, Lyon, Bourges en 1870, la Haute-Marne en 1914 ; en accordant enfin la victoire à nos armes, à Sébastopol en 1855 par exemple, et sur les bords de la Marne au début de la dernière guerre.

Marie ne demande qu'à nous continuer sa maternelle protection, maintenant surtout qu'elle en a été chargée par le Chef suprême de l'Eglise, maintenant qu'elle est devenue officiellement et liturgiquement la Patronne de notre chère patrie. Demandons-lui de la maintenir toujours fidèle à son divin Fils Jésus-Christ, fidèle aux traditions de loyauté et de générosité qui font son honneur. Prions-la de prévenir le retour des temps néfastes où les Français ne s'aimaient pas. Conjurons-la, elle qui est la Reine de la paix, de bénir les efforts que fait la France pour maintenir la paix dans le monde. Ainsi soit-il.

III

VIE TERRESTRE ET VIE CÉLESTE DE MARIE

Et exaltavit humiles.
Dieu se plaît à exalter les humbles.

Mes frères,

Si cette parole du *Magnificat* a son application parfaite dans toutes les circonstances de la vie de la T. S. Vierge, combien plus s'applique-t-elle à cette heure solennelle que nous célébrons aujourd'hui !

Tous les mystères joyeux et douloureux sont accomplis. Comme toute créature, Marie a franchi la porte de la mort; mais c'est pour entrer corps et âme dans le séjour de la gloire et recevoir la plus éclatante des récompenses.

Sur terre, Marie a vécu dans l'oubli, dans l'obéissance, dans la douleur ; maintenant dans le ciel, son nom surpasse celui de tous les saints, son autorité est celle d'une toute-puissance suppliante, son martyre s'est changé en une aimable et bienfaisante royauté. Elle est Reine du ciel et de la terre.

Arrêtons-nous un instant, m. f., à considérer ce contraste de la vie terrestre et de la vie céleste de la Sainte Vierge et recueillons la leçon que nous donne son triomphe.

I. — *Vie cachée*

1. Etant donné le rôle que la Vierge Marie devait jouer dans le plan divin, Dieu aurait dû lui donner, dès sa naissance, une place qui attirât les regards sur Elle et préparât son avenir. Ainsi pense la sagesse humaine. Les pensées et les voies de Dieu sont tout autres.

Bien que la Vierge appartienne à la race royale de David, sa proche famille vit dans l'effacement. Après les années de l'enfance, nous trouvons la Vierge habitant la lointaine Galilée, Nazareth, la petite bourgade perdue dans la montagne, méprisée des Docteurs et des Pontifes : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? »

La naissance même du Messie ne fait pas sortir la Vierge Marie de son humble condition. Les bergers, les Mages sont partis, personne ne parle plus d'elle.

Trente années s'écoulent dans le silence, dans le labeur quotidien d'une mère qui n'a d'autre souci que le bien des deux êtres qui réjouissent son cœur et sa maison : l'enfant Jésus et Joseph.

La vie publique va peut-être apporter à Marie son heure de gloire ? Les succès d'un fils illuminent toujours le front d'une mère... Pour Marie il n'en est rien. L'Evangile nous la fait rencontrer aux noces de Cana. Bien qu'elle dût accompagner fréquemment Notre-Seigneur dans ses courses apostoliques, avec les saintes femmes, nous ne la voyons apparaître qu'une seule fois : « Voici que votre mère et vos frères sont là, dehors, qui vous demandent. »

Puis nous la retrouvons au pied de la croix, offrant à Dieu le suprême sacrifice.

C'est tout !

Sur terre, la vie de Marie est vraiment une vie *cachée*. Et nous pouvons ajouter qu'en dehors des apôtres et des saintes femmes Marie est inconnue ou méconnue.

2. La Vierge est entrée dans la gloire céleste. Et, en même temps que se propage la foi en son divin Fils, grandit le culte envers la Mère de Dieu.

Où se dresse un autel, aussitôt apparaît l'image de Marie Quand l'Eglise sort des catacombes, elle célèbre des fêtes en son honneur. S. Grégoire de Tours, au milieu du VIe siècle, dans son livre sur la gloire des martyrs, mentionne la fête de l'Assomption. Aujourd'hui, sur tous les points du globe, la Vierge Marie est connue, aimée, priée. Le tout petit enfant sourit à son image. La jeunesse qui veut demeurer chaste l'appelle à son secours. Le marin l'invoque comme l'étoile de la mer. Le pécheur espère, par elle, obtenir le pardon. Le mourant se souvient qu'elle est sa mère et qu'elle lui ouvrira le séjour de la paix. Et ceux-là même qui ont oublié le Dieu de leur enfance, gardent souvent dans un coin secret de leur cœur le nom de Marie gravé si profondément qu'il sera un jour leur salut.

II. — *Vie d'obéissance*

1. Non seulement la vie de la Vierge Marie fut sur terre une vie cachée, mais elle fut une vie *d'obéissance*.

Son esprit s'est nourri de la lecture des Saints Livres. Elle sait que, dans sa Providence, Dieu veut le plus grand bien de ses créatures ; que la soumission à sa volonté est la règle la plus sage que nous puissions suivre.

Alors, quand l'Ange de l'Annonciation la salue comme bénie entre toutes les femmes parce qu'elle enfantera le Messie, la Vierge fait un acte de foi qui exige la soumission entière de son esprit. Elle en sera récompensée par la parole que l'Esprit-Saint met sur les lèvres de sainte Elisabeth : « Vous êtes heureuse d'avoir cru. »

Avec la même docilité et la même confiance, la Vierge soumet sa volonté : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et ce *fiat* devient la règle de sa vie ; elle ne le révoquera jamais. Quel sera son devoir ? Dans quel avenir la précipite la sublime mission qu'elle vient d'accepter ? Le Messie sera-t-il, pour elle, une source de bonheur ou l'occasion de difficultés, de déceptions, de souffrances ? — « *Fiat secundum verbum tuum !* Qu'il soit fait selon votre volonté ! »

Voilà, m. f., le grand exemple de soumission, d'abandon, de confiance, qui doit nous inspirer, en ce siècle d'indépendance dans lequel nous vivons.

2. Et la Vierge Mère qui, sur terre, ne sut qu'obéir est devenue, au séjour des élus, une toute-puissance, non pas pour donner des ordres, mais pour obtenir des bienfaits. *Omnipotentia supplex* : l'humble, l'obéissante Vierge est dans le ciel une toute-puissance suppliante.

Quelle consolation pour nous, pauvres humains, misérables en vertu, froids dans la prière, de savoir que notre Mère du ciel est toute-puissante sur le cœur de son Jésus et, par lui, sur le cœur de Dieu !

M. f., réalisez donc ce qu'est ce puissant secours mis à votre disposition. Vous êtes dans la peine, l'angoisse, la douleur, la tentation. Personne ne peut vous rendre la force morale qui vous fait défaut. Adressez-vous à votre Mère du ciel. Elle vous écoute, elle vous comprend, elle accueille votre demande, elle la fait sienne, elle l'enrichit de ses propres mérites et présente votre requête au Tout-Puissant.

Et comme la Vierge Marie est la médiatrice de toute grâce, comme elle est le céleste canal par lequel descendent tous les bienfaits et tous les dons divins, elle se penchera vers vous pour vous gratifier des faveurs que son obéissance nous a méritées.

III. — *Vie douloureuse*

1. Le jour où Marie présente au Temple son enfant, Jésus, et le rachète par l'offrande de deux tourterelles, le vieillard Siméon prophétise que Notre-Seigneur est comme un signe qui excitera la contradiction, et que l'âme de la Vierge sera transpercée d'un glaive.

Nous aurions volontiers imaginé pour la Vierge Marie une vie calme et heureuse, et ce vieillard lui prédit une vie *douloureuse*, des angoisses et des peines. Jésus est venu et, pour Marie, c'est la voie douloureuse qui commence. Elle souffre de la férocité d'Hérode. Elle s'inquiète durant les trop longues années de l'exil. En larmes, elle cherche Jésus qui est demeuré dans le Temple. Et après les années calmes de Nazareth, les années de la vie publique imposent à son cœur des sacrifices qui se renouvellent sans cesse. C'est l'éloignement de Notre-Seigneur, les menaces des Juifs, le martyre de la Passion, le Calvaire, le tombeau, suivi de la grande solitude que laisse dans l'âme de sa mère le départ d'un tel fils, solitude que rien ni personne ne peut combler.

2. Aussi, m. f., il faut que la vie terrestre de la Sainte Vierge fasse place à sa vie céleste.

L'amour de son enfant, déjà si profond, si généreux, dès le premier instant de l'Incarnation, s'est

développé dans le cœur de Marie : les souffrances de toute sa vie, surtout celles de la Passion, l'ont encore épuré ; les joies de la Résurrection l'ont épanoui ; les tristesses de la séparation, depuis le jour de l'Ascension, l'ont avivé à ce point que la mort de la Vierge n'aura pas d'autre cause. A partir de cette heure, cette divine Mère vivait plus au ciel que sur terre. Et vous, m. f., qui avez perdu un enfant parce que Dieu l'a rappelé à lui, combien vous la comprenez !

Et la tradition de l'Eglise nous enseigne que le corps virginal de la Mère de Dieu ne connut pas la corruption du tombeau. Celle qui avait été associée à Notre-Seigneur dans la souffrance ne devait-elle pas être associée à sa gloire ? Si le Fils a pénétré le premier, avec son humanité glorieuse, dans le séjour céleste, notre raison et notre cœur nous disent que la Mère devait prendre place près de lui, et nous comprenons les paroles qu'un disciple de S. Bernard met sur les lèvres de N.-S. : « Montez avec moi, ô ma Mère ! Vous m'avez communiqué ce que je suis comme homme ; je vous communiquerai ce que je suis comme Dieu. »

M. f., quelle rencontre ! La Vierge Marie, plus et mieux que sur terre, comprend la mission que Dieu lui avait confiée, le pourquoi des souffrances de la terre, le grand bienfait de la Rédemption auquel elle a coopéré pour une si large part, et son *Magnificat* devient une action de grâces éternelle. Dieu la constitue Reine du ciel et de la terre ; mais son plus beau titre de gloire est celui de Mère de Dieu, et c'est pourquoi, pendant toute l'éternité, le bonheur de Marie sera d'entendre N.-S. J.-C. l'appeler : « Ma Mère. »

* *

La joie et le triomphe de Marie ne lui font pas oublier les enfants qu'elle a adoptés au pied de la Croix. Dans la lumière du Verbe incarné, elle nous connaît, elle nous voit comme teintés du sang de son Fils. Son bonheur lui fait désirer de nous avoir tous un jour auprès d'elle, et sitôt qu'on souffre ou qu'on prie, elle se penche vers nous pour nous attirer vers elle, nous soutenir et nous donner confiance.

Entendez-la, ce matin, m. f. Elle nous dit : « Suivez mon exemple, soyez humbles et modestes, dociles et soumis, patients dans la souffrance, et vous partagerez mon triomphe. Je vous attends et notre rencontre sera éternelle. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLVII

11e Dimanche après la Pentecôte

LES LEÇONS DE LA GUÉRISON DU SOURD-MUET

Mes frères,

Le pays de Tyr dont l'évangile de ce jour nous dit que Jésus quitta la région pour se diriger vers le lac de Galilée, était à demi-païen. Le démon y exerçait donc plus qu'ailleurs son empire ; la puissance du Sauveur sur lui s'y était manifestée par le miracle de la délivrance des possédés et le rejet dans la mer des pourceaux devenus leur refuge.

A peine son arrivée fut-elle connue, que les foules bientôt rassemblées lui amenèrent un sourd-muet à guérir. A en juger par les circonstances du prodige, l'infirmité de cet homme devait avoir encore une origine démoniaque. Affectant le corps, elle peut, dans l'intention de Notre-Seigneur, être entendue au sens spirituel ; et c'est l'interprétation que nous allons en faire.

I

Naissant tous dans la disgrâce de Dieu, nous entrons dans la vie sous la domination du démon, et il la conserve jusqu'à l'instant où l'eau du baptême nous lave de la tache du péché et fait de nous les enfants de Dieu. Il ne faut rien de moins que la puissance infinie de Dieu et du Sang rédempteur pour nous arracher à ce honteux esclavage. Les prières de l'Eglise qui précèdent l'effusion de l'eau baptismale témoignent que Satan ne cède que contraint par la vertu divine du sacrement. La tache originelle une fois effacée, il reste dans l'âme quelque chose de cet asservissement premier, ne fût-ce que la possibilité d'y retomber, par le péché personnel et volontaire. Celui qui s'en rend coupable en matière grave se livre au démon, qui redevient ainsi son maître ou plutôt son tyran. Trop souvent, il fait du pécheur un « sourd-muet ». Sourd, le pécheur n'écoute plus la voix de Dieu, ni celle de la conscience, ni les avertissements de la justice divine, ni les appels de la miséricorde. Muet, il n'a plus l'usage de la prière et ne fait pas l'aveu de ses fautes.

Ils ne sont que trop nombreux au sein de notre société contemporaine, ces sourds-muets à qui s'applique la parole du Psalmiste : « Ils ont des oreilles et ils n'entendront pas, ils ont une bouche et ils ne parleront pas. » Ils ont des oreilles, mais elles ne s'ouvrent pas aux choses de Dieu, elles sont fermées à la grâce ; ils ont une bouche, mais elle ne doit pas s'ouvrir à l'adoration, à la reconnaissance, à l'appel du secours de Dieu, elle ne sait pas davantage rejeter le poison du mal qui s'oppose au bon fonctionnement de l'organisme spirituel. Le baptême avait pourvu l'âme de ces deux sens surnaturels et l'avait rendue apte à s'en servir ; mais, hélas ! par le péché, elle en perd le saint usage, et elle ne le recouvrera que le jour où, par le concours de la grâce et de sa volonté, elle aura renoncé à sa coupable indifférence.

N'est-ce pas ce que Jésus a voulu signifier en conduisant le malheureux infirme hors de la foule, à l'écart ? Cette manière de faire insolite chez le Sauveur semble bien dire qu'ici la guérison nécessite d'abord un changement de vie et le reniement des maximes et des exemples du monde.

II

Autant que le lieu où s'accomplit le miracle, les circonstances qui l'accompagnent sont remplies de sens profonds et d'instructions pratiques.

Le *soupir* que pousse Jésus mérite une mention spéciale. Il n'est pas téméraire de penser que ce qui l'a déterminé, c'est que la privation de l'ouïe et de la parole chez cet homme avait pour auteur non pas la nature, mais le démon. Le soupir est un phénomène nerveux dû à une cause naturelle et indépendant de la volonté. Notre-Seigneur n'obéit à aucune loi physique ; c'est lui-même qui commande à son être corporel cette respiration à ce moment-là. Elle est l'effet voulu de l'impression douloureuse produite sur lui par l'origine du mal qu'il va guérir. Il semble gémir sur la méchanceté de Satan et sur le triste état de l'humanité soumise à sa tyrannie. Sensible à nos souffrances et à nos infirmités corporelles, quelle peine ressent-il à la pensée des maux spirituels que

la rage infernale de l'ennemi déchaînera sur la terre ! Les moindres maux sont ceux qui affectent les sens, l'organisme ; ceux de l'âme sont autrement déplorables. « Ne craignez pas, disait Jésus, ceux qui tuent le corps sans pouvoir atteindre l'âme, mais craignez ceux qui avec l'âme peuvent précipiter le corps en enfer. » S'il est triste d'être isolé du commerce de ses semblables par la surdité et le mutisme, combien plus la séparation d'avec Dieu mérite-t-elle nos gémissements ? N'est-ce pas la plus malheureuse des conditions que de ne pas entendre Dieu et de ne point lui parler, que de ne pénétrer par aucun accès dans le monde surnaturel et d'être misérablement enfermé dans la prison de la vie matérielle ?

Jésus *met le doigt dans les oreilles* du possédé et *touche sa langue avec de la salive ;* puis *levant les yeux au ciel,* il dit : « *Epphheta,* ouvrez-vous ! » Quel est le sens de ces gestes ? Qu'avait besoin Jésus de ces moyens ? En presque tous ses autres miracles, il opère d'un mot, d'un signe, d'un seul acte de sa volonté. Pourquoi ce mode nouveau et inusité de guérir ? N'en doutons pas, il se cache un grave enseignement sous chacune de ces particularités.

Le Sauveur lève les yeux au ciel pour y diriger les nôtres, pour nous apprendre que du ciel nous vient tout don, toute grâce. Aussi est-ce vers le ciel que notre pensée, nos cœurs doivent sans cesse s'élever. Ce geste était fréquent chez Notre-Seigneur, et par là il nous faisait entendre que nous devons aspirer comme des exilés à notre patrie absente, la saluer de loin, y attacher nos désirs. Et puis ce regard marque notre soumission à notre « Père des cieux » et actionne l'amour qui nous emporte vers lui.

Le doigt, dans la Sainte Ecriture, est le symbole de la puissance divine. Notre-Seigneur, en touchant l'oreille du possédé, montre que la surdité spirituelle ne peut être guérie que par l'intervention d'En-haut.

L'emploi de la salive sur la langue a le sens d'une sorte d'onction. La salive est en effet une sécrétion de certaines glandes qui est à la langue ce qu'est la synovie pour les articulations et l'huile pour les rouages d'un mécanisme. Elle signifie que le possédé ne saurait recouvrer l'usage de la prière que par l'onction divine de la grâce.

« Ouvre-toi, » commande le Sauveur, et cette parole opérant ce qu'elle signifie, « les oreilles du sourd perçurent les sons et sa langue se délia. » C'est de cette même formule qu'après les exorcismes l'Eglise se sert pour enjoindre à l'ennemi du genre humain de céder la place à Dieu et conférer au néophyte les facultés surnaturelles dont il était privé.

III

D'autres leçons précieuses nous sont données par la fin du récit évangélique. Si Jésus défend au sourd-muet qu'il vient de guérir de publier le miracle, c'est pour nous enseigner la réserve et l'humilité dont doivent être accompagnées nos bonnes actions. Si d'autre part le miraculé fait part à tous de la grâce qu'il vient d'obtenir et si les témoins de sa guérison célèbrent partout sur leur passage la puissance et la bonté du divin thaumaturge, c'est pour nous apprendre que les dons de Dieu doivent être par nous exaltés, afin qu'éclate sa gloire. Tel est le peuple, quand aucune influence mauvaise ne s'exerce sur lui et qu'il est laissé à son sens droit et à son naturel généreux : il sait reconnaître la vérité, son admiration va à l'enthousiasme et son dévouement est à toute épreuve.

* *

Je veux croire, m. f., qu'il n'y a point parmi vous de ces sourds-muets au sens spirituel du mot; mais parce qu'ils sont le trop grand nombre au sein de notre société, défendez-vous de contracter à leur contact quelque chose de leur infirmité ; prions pour ceux qui en sont atteints, afin que Dieu leur accorde la grâce de sentir et de déplorer leur malheureux état, et qu'ils implorent Celui qui seul peut les guérir. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XIX

LA FOI

Mes frères,

La première obligation qui nous incombe à l'égard de Dieu est de *croire* à sa parole, d'*avoir foi* en sa parole. Nous ne voulons pas revenir sur les vérités à croire dont l'ensemble forme le Symbole. Nous nous en tenons au précepte qui nous ordonne d'adorer Dieu, de le reconnaître comme Créateur et Maître souverain et de nous acquitter des devoirs qui s'imposent à nous vis-à-vis de lui. Le premier est précisément de ne pas repousser son témoignage, de croire fermement en sa parole.

Nous allons donc étudier la *nature* de la foi, sa *nécessité,* les *péchés* qui s'opposent à elle, les *moyens de cultiver,* d'*entretenir,* d'*accroître* notre foi.

Nous nous arrêterons aujourd'hui à *sa nature,* en donnant la définition de la foi, en en disant le pourquoi et le comment.

I. — *Définition de la foi*

Avoir foi en quelqu'un, c'est croire à sa parole, avoir confiance en elle. Avoir foi en Dieu, c'est croire à la parole de Dieu, faire confiance à son témoignage. « Si nous acceptons le témoignage des hommes, dit S. Jean, celui de Dieu est autrement important. » (I Jo., v, 9).

Dans une de ses constitutions dogmatiques intitulée : *De la foi catholique,* le Concile du Vatican a donné en ces termes la notion de la foi : « Puisque l'homme dépend tout entier de Dieu, comme de son Créateur et Seigneur, et que la raison créée est complètement subordonnée à la vérité incréée, lorsque Dieu révèle, nous sommes tenus de lui soumettre pleinement notre intelligence et notre volonté par la foi. Or, cette foi, qui est le commencement du salut de l'homme, l'Eglise catholique professe que c'est une vertu surnaturelle, par laquelle, prévenus et aidés de la grâce de Dieu, nous croyons vraies les choses qu'il a révélées, non pas à cause de leur vérité intrinsèque perçue à la lumière naturelle de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu même qui révèle et qui ne saurait ni être trompé ni tromper. La foi est, en effet, au témoignage de l'Apôtre, « la substance de ce que nous espérons et la conviction de ce que nous ne voyons pas. » (Héb., XI, 1). » (D.-B., n. 1789).

En résumant, on peut définir la foi : une vertu surnaturelle qui nous porte à croire fermement toutes les vérités révélées de Dieu et enseignées en son nom par l'Eglise.

La foi est une *vertu,* c'est-à-dire une bonne habitude, ou une disposition permanente qui nous aide à faire de bonnes actions, à vivre conformément à la loi morale.

La foi est une *vertu surnaturelle,* c'est-à-dire qui dépasse les forces et les exigences de notre nature, nous est donnée gratuitement par la bonté de Dieu, pour faire des actes méritoires de la vie éternelle. Elle est dite *théologale,* parce qu'elle a Dieu pour objet direct et immédiat, parce que nous croyons à Dieu, nous croyons à sa véracité infinie et nous croyons Dieu lui-même, car il est l'objet principal de la foi.

De cette définition résulte la réponse à la question : *Quelle est la raison de notre foi ?*

II. — *Raison de notre foi*

Le fondement, la raison de notre obligation de croire à Dieu qui nous révèle quelques vérités, est notre dépendance à l'égard de Dieu Créateur et Seigneur, la subordination de notre raison à la Vérité incréée, la Vérité par essence, la Vérité parfaite, sans limites, infinie.

Il y a donc une distinction essentielle entre la science qui croit à cause de la raison et la foi qui a pour motif le témoignage, l'autorité infaillible de Dieu. La science adhère aux vérités perçues par les lumières de la raison ; elle *sait,* comme le mot science l'indique. Celui qui sait voit par lui-même la vérité ou le fait, et il les admet parce qu'il les voit.

Mais ce mode de connaissance est loin de suffire dans la vie humaine, dans les relations de la famille et de la vie sociale, dans les questions historiques. Il faut connaître par les autres, par ceux qui ont vu, qui savent, et il faut accepter leurs affirmations et leur témoignage. L'élève croit à la parole de son maître ; les maîtres eux-mêmes, et non des moindres. acceptent le témoignage d'autres savants dont ils reçoivent les affirmations comme une base indispensable, sans les vérifier eux-mêmes ; c'est ainsi que nous faisons nôtres les fruits des veilles, des efforts, des études, des travaux de ceux qui nous ont précédés. « Ce n'est pas une petite science, dit S. Augustin, que de s'unir à celui qui sait. » *(Enarrat. in Ps.* XXXVI, serm. 2, n. 2).

C'est ainsi encore que l'historien enregistre avec confiance le témoignage de ceux qui ont été les témoins des faits qu'ils racontent. Alors nous croyons parce que nous voyons que le témoin dit vrai. En réalité, nous croyons non pas précisément au témoignage d'un tel ou d'un tel, mais à nous-mêmes, à l'évidence que nous avons saisie, parce que nous savons, nous avons constaté, nous voyons la vérité. Cette foi voisine avec la science. Nous croyons plutôt à nous-mêmes qu'au témoin, à sa parole, à sa véracité, à son autorité.

Mais il arrive que la foi adhère au témoignage, parce que le témoin est digne qu'on se confie à lui à cause de son autorité personnelle, de sa droiture, de son honnêteté. Il a dit, il a affirmé ; alors je crois. Cette foi existe dans la vie humaine et sociale. Nous donnons notre assentiment, sans contrôler, souvent sans pouvoir contrôler les affirmations que nous acceptons.

C'est la foi de l'enfant qui croit à son père et à sa mère. C'est la foi du chrétien qui croit parce que Dieu a parlé. Il croit « à cause de l'autorité de Dieu même qui révèle et qui ne saurait ni être trompé ni tromper. »

Cette foi chrétienne est essentiellement un acte de *confiance* en Dieu. Avoir la foi, faire un acte de foi, c'est se confier, c'est donner l'adhésion de son intelligence, la livrer pour ainsi dire à Dieu, à cause de l'autorité de sa parole et de son infaillible véracité. « Ce que voit directement le croyant, ce n'est pas la valeur, la vérité des doctrines révélées, c'est l'autorité de sa parole et de son infaillible véracité, » dit S. Thomas (Ia, q. 12, art. 13, ad 3).

Par là, la foi est un acte d'*obéissance* envers Dieu. Dieu a parlé : je me soumets, j'obéis, je crois. Comme l'a affirmé le Concile du Vatican, « elle est un hommage de dépendance, le sacrifice de l'indépendance intellectuelle de l'homme à la souveraineté infaillible de Dieu. C'est pourquoi S. Paul dit que « la foi captive toute intelligence dans l'obéissance à N.-S. J.-C. (II Cor., x, 5). »

Nous devons croire toutes les vérités révélées par Dieu. Ces vérités ne nous ont pas été révélées à nous-mêmes personnellement, mais par un intermédiaire, un interprète de la parole divine. Cet interprète, c'est l'Eglise qui, au nom de Dieu, enseigne ou définit quelles sont les vérités qu'il a révélées et qui se trouvent contenues dans le dépôt de l'Ecriture Sainte et de la Tradition.

Toutes les vérités révélées de Dieu s'y trouvent et l'ère de la révélation divine est définitivement close. Le rôle de l'Eglise est de rechercher, dans le dépôt de la parole divine, les vérités qui s'y trouvent révélées et de nous les enseigner à son tour. Ce n'est donc pas en son nom que l'Eglise enseigne les vérités de la foi ; elle affirme qu'elles sont révélées de Dieu, et que, par conséquent, il faut les croire. Elle ne présente pas son témoignage comme le motif de la foi ; elle présente le témoignage et l'autorité de Dieu. Elle ne reçoit pas de nouvelles révélations, car aucune révélation n'a été faite pour l'ensemble des fidèles depuis le temps des Apôtres ; Dieu lui accorde seulement son assistance pour qu'elle puisse conserver sans erreur et sans défaillance le dépôt de la révélation qui a été transmis par les Apôtres et dont elle a la garde. Dieu affirme, par son assistance, que la parole de l'Eglise est infailliblement vraie.

III. — *Comment s'opère cette foi*

Quel en est *le domaine* et quel en est *le moteur ?*

1. *Le domaine.* La foi nous porte à croire et à croire *fermement,* c'est-à-dire sans admettre aucune possibilité d'erreur, toutes les vérités révélées, puisque le témoin que nous croyons ici est Dieu même, et qu'il a pour interprète auprès de nous son Eglise infaillible. En exclure une seule serait pécher contre la foi ; nous n'avons pas le droit de faire un tri, d'après nos caprices, notre orgueil, nos passions. En effet, pourquoi croyons-nous ? A cause du témoignage de Dieu. Or ce témoignage s'étend à toutes les vérités de la foi sans exception. En rejeter une seule ou en douter serait douter de la parole de Dieu, donc ne pas accepter l'autorité et la véracité de son témoignage.

2. *Le moteur.* L'acte de foi est d'abord un acte de notre *intelligence.* Croire, c'est adhérer à la vérité, accepter cette vérité. Or, la vérité est l'objet de notre intelligence. S. Paul enseigne que par la foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, et qui est par conséquent la foi nécessaire au salut, il « faut croire que Dieu existe et qu'il récompensera ceux qui le cherchent ». Or, c'est là évidemment un acte de l'intelligence. Et puis on ne désire pas, on ne recherche pas ce qu'on ne connaît pas, *ignoti nulla cupido.* Comment choisir le bien surnaturel si on ne le connaît pas par la foi, principe du mouvement

surnaturel qui nous conduit à Dieu, à notre fin surnaturelle ?

L'intelligence adhère non pas parce qu'elle voit la vérité en elle-même, mais parce que la *volonté* lui impose le devoir d'adhérer à la vérité, après que l'existence de ce devoir a été démontrée. Connaître ne suffit pas, car nous pouvons connaître parfaitement ces vérités et ne pas les croire. L'acte de foi est une adhésion de l'intelligence qui affirme ces vérités, qui les accepte sur le témoignage de Dieu. L'intelligence n'adhère pas par elle-même aux vérités révélées, mais sur le commandement de la volonté ; il faut que nous voulions croire.

« L'intelligence, dit S. Thomas d'Aquin, quoique croyant très fermement, adhérant très fermement à ces doctrines qu'elle connaît sur le témoignage infaillible de Dieu, n'est pas déterminée à cette croyance, à cet assentiment, par cette croyance elle-même ; elle n'est pas saisie et liée par la doctrine elle-même et ne s'y repose pas comme si elle en avait la démonstration directe, immédiate. Mais elle est déterminée du dehors par une autorité extérieure, et ainsi elle est « captive sous l'obéissance ». *(De Veritate,* q. 14, art. 1).

C'est pourquoi nous pouvons ne pas croire ; celui qui croit peut résister et ne plus croire. Il n'y a pas d'acte de foi sans notre volonté et nous croyons parce que nous voulons croire. « L'homme, dit S. Augustin, peut tout autre chose sans le vouloir, mais il ne peut croire que s'il le veut bien. » *(Tract. in Joan.*, XVI). La foi est donc libre, car nous sommes libres de nous acquitter ou non d'un devoir, quelque soit l'éclat de la démonstration qui établit l'existence de ce devoir. De là notre mérite ou notre démérite.

* *

Est-il besoin d'ajouter que la grâce de Dieu ne manque jamais aux âmes de bonne volonté ? « De même que Dieu donne à tous la lumière du soleil, il veut donner à tous celle de la foi », dit S. Augustin.

Croyons donc de tout notre esprit, de toute notre volonté. De même que le gland renferme la substance d'un chêne et qu'il devient un chêne quand il est mis en terre, de même la foi renferme la substance de la vision intuitive ; elle se changera en vision, à la lumière de la gloire. Puissions-nous en jouir pendant l'éternité ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XIII

LA PRESSE CHRÉTIENNE

Si l'on entend par « presse » le journal quotidien, nous avons vu qu'il serait illusoire d'en attendre, sauf en des cas très rares, une attitude qui puisse satisfaire en tous points la conscience chrétienne. Est-ce à dire qu'il n'y a rien autre à faire qu'à se résigner à un moindre mal ?

I. — *Les possibilités*

Elles sont de plusieurs ordres.

Dans certains cas privilégiés, le journal quotidien lu dans toute une région pourra être rédigé par des catholiques convaincus et instruits, qui, trouvant parmi leurs lecteurs un public suffisamment chrétien, sauront donner à leur publication une allure nettement favorable à l'idée religieuse, avant toute autre. Le devoir est alors clair : l'A. C. peut et doit soutenir un tel journal.

Si, comme il arrive la plupart du temps, ce quotidien est *à la fois* politique et religieux, l'A. C. ne pourra que soutenir les *idées religieuses,* sans se lier à la politique.

Mais ce qui peut difficilement se réaliser avec un *quotidien* trouve une solution heureuse avec l'*hebdomadaire*. Il semble même que c'est plutôt de ce côté que devraient, à l'heure actuelle, se porter les efforts des catholiques et de l'A. C.

L'hebdomadaire, en effet, n'est pas soumis aux mêmes difficultés économiques que le quotidien. Il n'a pas, comme lui, le besoin d'avoir des informations rapides, donc coûteuses. Il peut prendre aussi son temps pour porter des jugements sur l'actualité, et donc former un peu plus ses lecteurs.

Tant sur le plan national que sur celui de la région ou du département, les hebdomadaires ne manquent guère aujourd'hui. A la campagne, souvent, c'est le seul journal qu'on prend, car on n'a guère le loisir, en semaine, de consacrer chaque jour un peu de temps à la lecture d'un journal.

De toute façon, même si l'hebdomadaire ne *remplace* pas le quotidien, il est un *complément* heureux, qui permet de reprendre avec un esprit plus apaisé des jugements qu'on avait peut-être portés avec trop de hâte.

Est-ce à dire qu'on doit faire un *devoir* à tout catholique, à tout membre d'A. C. qui n'a à sa disposition qu'un quotidien mêlé, mi-partie politique, mi-partie religieux, de prendre, en plus, un hebdomadaire d'inspiration chrétienne ? Il semble que cela va presque de soi, et sans dire qu'il y aurait péché à agir autrement, on peut affirmer que le chrétien qui, sans raison, serait négligent sur ce point, commettrait pour le moins une grave omission doublée d'imprudence, au point de vue de sa formation personnelle.

Et à quoi serviraient les efforts des administrateurs, des rédacteurs, si la foule restait indifférente, et refusait de coopérer à sa manière à leur apostolat ?

II. — *Distinctions importantes*

Mais avant d'aller plus loin, il importe de bien préciser ce que l'on entend par « hebdomadaire chrétien », car l'expression peut recouvrir des réalités assez différentes.

Supposons un premier cas. Des journalistes chrétiens, laïcs, se réunissent pour fonder un journal sous leur propre responsabilité. Ils se placent sur le terrain même des intérêts d'ici-bas, et étudient les problèmes politiques, sociaux, économiques, financiers, qui se posent dans leur pays. Ils essaient loyalement de tout juger à la lumière de leur christianisme, demandent conseil au besoin dans les cas difficiles, et se déclarent prêts à la soumission si on la leur demande. Mais ils rencontrent cependant sur leur route beaucoup de problèmes pour lesquels il n'y a pas *une*, mais *plusieurs* solutions acceptables pour un chrétien. Il leur faut bien choisir. Ils le font en prenant eux-mêmes leurs responsabilités, poussés non par des nécessités d'argent ou des influences cachées, mais par l'action elle-même, qui exige un choix.

Nous dirons d'un journal de ce genre qu'il est *d'inspiration chrétienne*. Et l'A. C. tout en s'en servant, en l'appuyant, garde vis-à-vis de lui toute sa liberté, comme l'Eglise elle-même.

L'autre cas sera celui d'un journal rédigé entièrement par le mouvement d'A. C. pour ses membres ou même pour un public plus élargi. — Nous sommes alors en face d'une presse spécifiquement catholique, « une des plus importantes fonctions, activités et énergies de l'A. C. elle-même [1]. » Cette presse, qui ne peut remplacer l'autre, ne s'interdit pas cependant de parler des problèmes temporels. Toutefois, elle ne le fait plus de la même manière, car son point de vue propre et exclusif est surnaturel. C'est sous l'angle direct où ces problèmes peuvent engager l'avenir éternel des âmes que cette presse juge toutes les questions humaines.

Mais, avant tout, elle se fixe pour but de donner à ses lecteurs une formation doctrinale très sûre, à leur faire connaître les enseignements des Souverains Pontifes.

Un pareil hebdomadaire engage immédiatement l'Eglise. Aussi n'est-il rédigé que d'un commun accord entre les laïcs d'A. C. et leur assistant ecclésiastique.

La naissance de l'A. C. a entraîné la fondation de multiples organes. Chaque mouvement en a plusieurs, adaptés à ses militants ou à la masse qu'il cherche à atteindre. A des degrés divers, toutes ces publications répondent à la deuxième définition que nous venons de donner.

Le devoir des membres de l'A. C. est clair, là aussi. Pourrait-on se dire participant d'un mouvement, si on n'en suivait pas les publications ?

III. — *Directives pontificales*

« Les journalistes catholiques savent, sentent — ils ont même raison de s'en glorifier — que le travail accompli par eux est aussi vaste que l'Eglise catholique elle-même,... et cette activité se déploie dans un ordre d'idées d'autant plus élevé qu'ils... ont pour rôle... de vulgariser les trésors de la vie chrétienne dans ses rapports avec la vie individuelle, domestique, sociale, publique [2]. » Ainsi s'exprimait le Pontife défunt. Et il exaltait par là grandement le rôle de ceux qui consacrent tout ou partie de leur temps à cette action du journalisme.

Et lorsqu'il s'agit non plus du journal, mais de l'homme, les distinctions que nous faisions plus haut n'existent presque plus. Où qu'il soit, dans un quotidien ou un hebdomadaire, dans une publication de tendance politique, ou d'inspiration chrétienne, ou nettement religieuse, le journaliste doit agir en catholique, et servir, par sa sincérité et sa compétence, le royaume de Dieu.

Certes, il ne fait pas partie pour autant de « l'Eglise enseignante, et continue à demeurer dans l'Eglise enseignée » ; mais, messager de cette Eglise chargée d'instruire les nations du monde, il amplifie l'écho de ses paroles et l'adapte aux besoins si divers des hommes. Les journalistes chrétiens sont les « haut-parleurs de l'Eglise, de la vérité, de la foi, de la vie chrétienne [3]. »

Point n'est besoin de souligner, alors, le besoin urgent qu'ils ont d'une « formation qui les rendra toujours plus capables de travailler à l'œuvre efficace qu'on attend d'eux, formation fondée sur une large et profonde culture religieuse, sur l'étude de tout ce qui se rattache aux directives venues de l'A. C. [4]. »

Mais ce qu'il faut dire aussi, c'est que, dans l'exercice de leur fonction, ils « doivent garder... la fermeté unie à l'esprit de mesure et à la charité », qu'ils doivent « éviter, soit d'altérer la vérité, soit de l'atténuer ou de la dissimuler [5]. »

Ce qui est vrai des rédacteurs de journaux ne peut-il s'appliquer aussi aux lecteurs ? Le journaliste n'est pas seulement un guide, il est aussi un reflet. Il a besoin d'être soutenu, aidé, par son public.

Peut-être avons-nous à faire notre *mea culpa* sur ce point. Que du moins ces quelques paroles nous aident à voir plus clair dans l'avenir, donc à agir mieux.

[1] Discours de Pie XI aux journalistes catholiques, 26 juin 1929.
[2] Discours de Pie XI au Pèlerinage de la Presse catholique, 6 juin 1933.
[3] *Ibid.*
[4] Discours aux journalistes catholiques, 26 juin 1929.
[5] Encyclique *Rerum Omnium*, proclamant S. François de Sales patron de tous les écrivains catholiques, 26 janvier 1923.

CONFERENCES A DES JEUNES GENS

XI

MÉDIOCRITÉ OU GRANDEUR D'AME

Notre dernier entretien, mes chers amis, tendait à vous mettre en garde contre l'orgueil, à vous inspirer le sens de la mesure. Mais je serais désolé si, pour m'avoir mal compris, vous en arriviez à conclure : « Soyons modestes, ne rêvons que d'une petite vie tranquille, à l'abri du risque, des soucis et des peines ; vivons comme beaucoup d'autres, sans nous en faire ! » Et c'est pour vous éviter cet état d'esprit que je veux aujourd'hui vous entretenir d'un autre sujet : *la grandeur d'âme.* Car l'éducation, comme l'Eglise et à l'inverse de ce qu'on dit parfois, ne cherche pas à tuer les forces vives de la jeunesse ni même à les comprimer ou à les arrêter. L'éducation veut seulement les aiguiller, les diriger pour qu'elles ne se trouvent pas à bref délai étouffées ou ligotées par des erreurs quasi irréparables, mais que, engagées dans le bon chemin, elles puissent donner toute leur mesure.

Je vous ai dit : prenez garde, ne laissez pas votre enthousiasme juvénile vous jeter dans l'ambition. Il me reste à vous dire dans quel sens il vous faut orienter votre besoin intense d'activité, joint à la confiance dans l'avenir.

I. — *Pas de médiocrité*

Si notre siècle est fécond en ambitieux, c'est sans doute parce que les conditions de la vie moderne ont cultivé et intensifié les appétits. Le progrès a créé des besoins nouveaux, fait surgir de vastes entreprises, provoqué ici ou là des succès presque scandaleux ; une émulation s'est créée, la diminution de la conscience professionnelle s'en est parfois mêlée ; des seigneurs modernes, des potentats se sont dressés, qui, pour être plus forts encore et dominer les petits, ont formé des consortiums ; et c'est pourquoi on a vu des jeunes rêver de gloire, de domination, emportés par le désir d'entrer à leur tour dans la mêlée et d'y remporter des victoires, c'est-à-dire la fortune et la gloire.

Mais s'il faut attribuer aux circonstances économiques et aux conditions sociales une grande part de responsabilité dans la croissance des ambitions humaines, je crois qu'il faut en chercher également la cause dans la médiocrité d'un trop grand nombre.

Je veux dire que ce qui a encouragé les ambitieux, c'est leur succès ; et ce succès, ils ne l'ont pas dû seulement à leur habileté et aux circonstances, mais encore et pour une large part à l'incurie, à la lâcheté, voire même à la paresse de leurs voisins, compatriotes, amis ou ennemis.

Voyez, comme exemple typique de ma thèse, ce qui s'est passé en ces derniers temps pour notre pays : lequel fut menacé et trembla pour sa tranquillité, quand ses divisions et ses difficultés intérieures le proposaient comme une proie relativement facile à conquérir, ou du moins comme un adversaire négligeable ; lequel, maintenant qu'il se relève, commence à en imposer davantage, en faveur de plusieurs nations qui y gagnent en tranquillité. Ce qui fait la force d'une armée, ce ne sont pas tant ses effectifs et ses munitions que la faiblesse et le manque d'unité de l'armée opposée. Et c'est pourquoi j'affirme que le laisser-aller, la paresse des uns a permis aux autres, par un travail opiniâtre, d'accaparer ; et maintenant que ces ambitieux, encouragés par le succès et fortifiés par leur conquête, vont de l'avant, ce ne sont pas les vaines récriminations qui les pourront arrêter.

Si nos temps modernes sont riches en ambitieux, c'est que, à l'opposé, ils comptent aussi beaucoup de « médiocrités ». Ah ! mes chers amis, quand on a fréquenté un peu la jeunesse, du moins une certaine jeunesse à majorité encore écrasante des milieux modestes, — car je veux mettre à part celle de nos grandes écoles, — on est douloureusement frappé de voir la pauvreté spirituelle et morale de ces âmes auxquelles leur âge devrait au contraire fournir d'abondantes richesses.

Dans leurs esprits, quelques préjugés, parfois des opinions politiques plus absolues que raisonnées, souvent un engouement démesuré pour les sports ou compétitions athlétiques ; mais d'idées, point. Offrez-leur un livre de lecture, une pièce de théâtre, une sortie : ils trouveront et n'hésiteront pas à déclarer tout cela ennuyeux, si ce n'est exclusivement amusant ; ils n'ont de goût que pour des récréations et des jeux ridicules, quand ils ne sont pas immoraux.

Leur avenir, la préparation au mariage, puisque pour la plupart d'entre eux c'est à la vie de famille qu'ils sont appelés, n'allez pas leur parler de cela. « Ils ont toujours le temps d'y penser, il faut que jeunesse se passe » : voilà ce qu'ils vous répondront. Commencent-ils à travailler, sont-ils employés ici ou là ? Deux convictions sont chez eux bien ancrées : l'une, c'est qu'ils en feront toujours assez pour le patron, qu'ils nomment d'ailleurs d'un autre nom ; la seconde, c'est qu'ils ne seront jamais assez bien payés.

Essayez alors de leur faire entrevoir que le bien commun, que l'ordre social exige une collaboration loyale des individus et des classes, où chacun doit s'imposer certaines disciplines, prendre certaines responsabilités, accepter certains renoncements. Vous serez bien reçus ! Vous passerez pour des exploiteurs ou pour des illuminés qui ne savent plus ce qu'ils disent.

Quant à certains sentiments nobles qui, pour les âmes bien nées, sont des forces, des principes d'action, des éléments d'idéal : la foi, l'honneur, la dignité humaine, la propreté morale, l'amour chrétien, la fidélité dans le mariage, — il y a longtemps qu'ils ont renié tout cela, l'ont foulé aux pieds pour se moquer de ceux qui gardent encore ces valeurs morales.

Avec une telle pauvreté, ces jeunes peuvent-ils se faire une belle vie ? Non ; ils ne peuvent que végéter, traîner lamentablement leur misère, dont ils ne veulent point d'ailleurs reconnaître la cause dans leur médiocrité. Vous me direz peut-être que j'ai un peu accentué leurs traits ; je veux bien admettre que, pour rendre mon exposé plus saisissant, j'ai poussé un peu les choses au noir, il n'en est pas moins vrai que dans la mesure où nos jeunes sont médiocres, dans la même mesure ils gâchent leur vie et font le jeu des ambitieux.

II. — *Dieu veut que vous soyez des saints*

Revenons, si vous le voulez bien, sur une idée que j'ai effleurée tout à l'heure. On a accusé l'Eglise d'étouffer les initiatives, de comprimer l'enthousiasme, d'arrêter l'élan de la jeunesse. Odieuse calomnie, mais qui doit avoir du moins une apparence de fondement. Et en effet, les barrières que l'Eglise dresse à l'encontre des passions, les austères conseils et préceptes qu'elle donne au nom de la morale, la loi du sacrifice qu'elle impose et le prix qu'elle attache à la discipline et même à la souffrance, peuvent donner au jeune chrétien, de prime abord, l'impression d'être privé par l'Eglise de sa liberté d'action.

Mais, en réalité, il n'en est rien, comme je vais essayer de vous le prouver. Pour cela, j'apporte deux chefs de preuves : 1° la doctrine de l'Eglise concernant l'homme, sa nature et sa destinée, 2° la pratique de l'Eglise et sa réussite dans la personne des saints. Ce qui revient en somme à vous poser deux questions dont voici la première : Quelle opinion l'Eglise a-t-elle de l'homme ? Parce que volontiers elle conseille la soumission, l'obéissance, déconseille la révolte et la lutte de classes, est-ce à dire qu'elle méprise les humbles, les minimise, les méconnaît ?

Pas du tout. Pour elle, comme pour Dieu, il n'y a pas d'acception de personne ; tout homme, fût-il l'ouvrier le plus ignorant, attelé à la tâche la plus vile, est pour elle doué d'une âme raisonnable ; elle salue en lui un être fait à l'image de Dieu ; elle affirme — chose formidable — qu'un Dieu s'est fait homme et est mort sur une croix en faveur de cet ouvrier ; elle déclare que le Christ l'a envoyée elle-même prêcher la bonne nouvelle aux pauvres et aux déshérités de la terre ; et quelle est-elle, cette bonne nouvelle ? La voici, succinctement résumée.

Le mystère de la destinée humaine est que Dieu avait créé l'homme pour le bonheur ; mais la faute de nos premiers parents a attiré sur eux et leur postérité les malédictions divines. Maudits, ils étaient condamnés à traîner lamentablement une misérable vie d'esclaves. Mais Dieu a eu pitié, il a envoyé son Fils en ce monde, lequel ayant pris notre nature, l'a, par son obéissance et sa mort sur la croix, purifiée, relevée, ressuscitée ; et le jour de l'Ascension, Dieu accueillait au ciel, avec le plus grand honneur, en la personne de Jésus-Christ, cette nature humaine qu'il avait autrefois maudite ; de sorte que, devenus fils de Dieu et héritiers du ciel, nous sommes « un peuple choisi, un sacerdoce royal, une nation sainte », comme dit S. Pierre.

Franchement, une telle doctrine peut-elle être accusée de rabaisser l'homme, de le mépriser, de le déconsidérer ? Et s'il est vrai que l'Eglise prêche la soumission, le sacrifice, car il faut bien que l'ouvrier mérite son salaire et que l'homme peine pour son salut, par contre n'est-elle pas éloquente lorsque, par la bouche du Vicaire du Christ, elle prend la dé-

fense des opprimés et plaide la cause des petits ? Car, si elle dit : « Telle chose est injuste, et doit cesser », elle ne parle pas au nom d'appétits grossiers et déréglés, mais au nom des droits les plus sacrés et de la dignité humaine — et divine à la fois de par leur baptême — des plus humbles travailleurs.

Et voici ma deuxième question : il est des âmes qui ont accepté pleinement, et même avec une obéissance aveugle, l'enseignement de l'Eglise ; des âmes qui n'ont pas voulu respecter seulement les préceptes, mais encore les conseils évangéliques; qui ont même prononcé des vœux pour se lier par des obligations plus strictes encore à leurs supérieurs ecclésiastiques.

Croyez-vous que ce fait de s'être conformés si strictement aux directives de l'Eglise les ait amoindris, diminués, paralysés ? A côté des saints, j'évoquerai les grands chrétiens : croyez-vous que leurs convictions chrétiennes aient nui jamais à leur valeur personnelle, à leur dévouement, à leur patriotisme, à leur rayonnement ?

Aujourd'hui encore, nous avons chez nous des femmes qui renoncent à leur famille, à leurs biens, quelquefois même à un nom illustre pour se mettre au service de la charité, attirées à cela par l'amour du Christ. Pensez-vous qu'elles soient inutiles? Nous avons des missionnaires et des religieuses qui portent en pays étranger l'image, le rayonnement et le prestige de la France, et cela en qualité de messagers du Christ et de l'Eglise. Croyez-vous que notre pays peut trouver des Français dont il puisse être plus fier, par qui il puisse être mieux servi ?

Ainsi donc, l'Eglise qui a les paroles de la vie éternelle, et qui possède aussi les moyens de purifier les âmes, de former les consciences, d'élever les cœurs, de tremper les caractères, l'Eglise vous dit : Soyez des valeurs. Votre condition, votre rang social, vos ressources morales ne sont pas identiques, divers aussi sont vos labeurs. Mais que chacun de vous, à sa place, aie le désir ardent de faire parfaitement son devoir sur le terrain professionnel, social, religieux ; le désir de s'enrichir chaque jour davantage et de s'élever non point par l'accumulation de la fortune ou de la gloire, mais par les qualités morales et la perfection de ses vertus.

* *

En conclusion, mes chers amis, ne soyez pas des ambitieux, mais fuyez la médiocrité, car, selon une parole devenue célèbre, « nous vivons en un temps où il n'est permis à personne d'être médiocre ». Ne soyez pas des orgueilleux, mais ayez le sens de votre dignité, le sens de l'honneur, la fierté de vos convictions et de votre tâche. Restez où Dieu vous a mis, ne faites que ce qu'il attend de vous, mais faites-le si possible à la perfection. Mettez-y toute votre âme ; faites mieux encore : enrichissez-vous chaque jour moralement pour que votre activité gagne sans cesse en valeur morale, en mérite, en rayonnement autour de vous.

TRIDUUM D'ADORATION PERPETUELLE

I

L'EUCHARISTIE, DERNIER MOT DE NOTRE SCIENCE DE DIEU

Mes frères,

Me voici au milieu de vous pour célébrer les louanges du Sacrement d'amour. Combien j'apprécie l'honneur et le bonheur de ce ministère, auquel m'a convié votre excellent et bien-aimé pasteur ! Je les ai acceptés, bien que l'infirmité de ma parole soit en trop grande disproportion avec le mérite de celle qui vous est adressée d'ordinaire. Heureux si je puis contribuer à vous faire avancer, ne fût-ce que d'un pas, dans cette connaissance et cet amour du Dieu-Hostie qui distinguent votre paroisse !

Les instructions de ces trois jours seront le commentaire de ce mot du Roi-Prophète : « Le Seigneur a fait un mémorial de ses prodiges » (Ps. CX, 4).

Qu'apercevait-il dans l'avenir ? Il apercevait la « divine nourriture donnée à ceux qui ont la crainte filiale, » c'est-à-dire l'Eucharistie. Et nous, m. f., avons-nous bien l'intelligence et l'amour de ce don par excellence ? Savons-nous qu'il épuise toutes les richesses divines ?

Afin de vous le rendre plus précieux encore, je voudrais vous montrer dans l'Eucharistie le dernier mot de la science de Dieu, de la science de l'homme et de la science des sociétés.

Occupons-nous ce soir de la première pensée : l'Eucharistie dernier mot de la science de Dieu. Elle se présente à nous, en effet, comme le chef-d'œuvre du Tout-Puissant. Quelles sont les trois grandes œuvres du Seigneur ? La Création, l'Incarnation, la sanctification des âmes. Or, l'Eucharistie est le couronnement de la première, le complément de la seconde, la consommation de la troisième.

I. — *Couronnement de la création*

Jetez les yeux sur l'univers physique, admirez les magnificences du monde créé. Quels vastes océans ! quels fleuves majestueux ! La vie y bouillonne, les êtres qui les peuplent, la flore qui s'y étale, les richesses qui s'y cachent, révèlent tout un monde de prodiges. La terre est plus encore le miroir où les perfections divines nous apparaissent splendidement reflétées. Tout y est grandiose ou gracieux, immense ou délicat. Qu'admirerons-nous davantage ? Les paysages nous enchantent, le spectacle des cieux nous ravit, chaque scène de la nature renferme des splendeurs nouvelles, partout nous apercevons la main de Dieu.

Pour nous qui en sommes les hôtes, la création est parfaite ; mais pour Dieu ? Par eux-mêmes, les cieux chantent-ils sa gloire comme elle mérite de l'être ? L'univers élève-t-il une voix assez puissante pour se faire entendre jusqu'aux hauteurs où le Roi des rois a placé son trône ? En un mot, la création peut-elle par elle-même atteindre son but qui est la glorification du Créateur ? Non point.

Que l'homme trouve dans l'univers organisé pour lui charmes et subsistance, cela se conçoit. Mais Dieu ? Quelle voix qui fasse écho à ses souveraines perfections ? Pour que l'univers chante sa gloire avec une harmonie digne de lui, il faut que Dieu lui-même lui prête des accents divins, seuls capables de l'exal-

ter à sa mesure et de lui plaire. Si un Dieu n'habite pas le monde, le monde restera à jamais pour le Très-Haut comme une demeure inhabitée, comme un corps sans vie.

Or, ce Dieu nécessaire à l'exaltation divine au sein de l'univers, ce Dieu qui doit lui prêter sa voix, ses hommages, son cœur, afin qu'il soit capable de charmer et de glorifier adéquatement l'infinie Majesté, ce Dieu résidant au milieu de la création, c'est Jésus priant, adorant, aimant, ajoutant à toutes celles des êtres créés l'appoint de sa voix égale aux droits, aux exigences du Très-Haut, c'est l'Eucharistie. Par là, Jésus-Christ s'est fait le Pontife, le coryphée de la création, il y célèbre comme dans un vaste temple les louanges du Créateur ; jour et nuit, sans cesse, sans interruption, d'une extrémité à l'autre du monde, l'Hostie sainte apparaît, s'immole, prie, chante la gloire du Père, lui offre des hommages égaux à ses perfections. (Mal., I, 4).

II. — *Complément de l'Incarnation*

Après que Dieu en la personne du Christ Jésus a visité la terre, y a vécu, y est mort par amour pour les hommes ses frères, il semble que rien ne saurait plus s'ajouter à tant de miséricorde, et que nous touchons aux limites de ce que l'homme peut attendre et Dieu donner. Eh bien ! non. Dieu n'a pas épuisé sa puissance ; et du moment qu'il peut, il veut donner davantage. Si nous descendons dans les profondeurs de notre insatiable nature, si nous écoutons les voix qui s'y élèvent, plus ou moins hardies, nous entendons celle d'un désir inassouvi qui nous dit que l'Incarnation ne nous suffit pas entièrement. L'Incarnation ! Oui, elle nous a promis la possession de Dieu pour plus tard, dans l'éternité ; elle a fait entrer Dieu dans la famille humaine, elle a fait de Dieu le fils de l'homme, son frère, de même chair et de même sang que lui, elle nous a rendu l'ineffable union primitive avec les Personnes divines. Incomparable grandeur pour notre nature, c'est vrai ! Eh bien ! nous ambitionnons plus encore ; c'est Dieu lui-même que nous voulons ; nous ne serons apaisés que quand un moyen ineffable nous l'aura amené sous notre regard et dans nos bras. — On nous dit bien : « Ton Dieu est au ciel ; un jour tu le verras et le posséderas. » Nous gémissons sur cette immensité qui nous en sépare.

On nous dit : « Il y a vingt siècles, il a visité notre terre, il a conversé avec les hommes, il a consolé leurs infortunes, il a encouragé leurs efforts. » Nous pleurons sur ces souvenirs lointains et nous aspirons à ce qu'ils soient une réalité actuelle. Est-ce que les apôtres ne s'attristaient pas quand Jésus leur disait : « Je vais à mon Père » ? (Jo., XIV, 28). Et eux avaient joui de sa vie, de ses entretiens, de sa société ! Nous remercions Dieu de la rédemption qui s'est autrefois accomplie ; mais privés de la présence du Rédempteur, nous nous sentirons délaissés, orphelins. — Jésus nous répond : « Non, je ne vous laisserai pas orphelins : voici que j'ai trouvé le moyen d'être avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Jo., XIV, 18). Et ce moyen, il nous le montre : c'est l'Autel, c'est le Tabernacle, c'est la Table sainte, c'est l'Eucharistie. Par elle, l'Homme-Dieu est en permanence sur notre terre. Il est partout et pour tous à la fois. Chacun peut le posséder, l'avoir bien à soi, le retenir toujours. Ce n'est plus seulement de l'humanité en général qu'il prend possession, il fait sienne chaque nature humaine en particulier, il se l'approprie, elle est à lui. C'est la réalisation de son vœu : « Qu'ils soient un comme nous sommes un ! » (Jo., XVII, 22). Ainsi se continue en nous le mystère de l'Incarnation. La sainte Humanité du Christ a sa prolongation dans les membres de chacun de nous par la vertu de l'Eucharistie; Dieu, dès cette vie, est tout en tous chez les vrais chrétiens.

III. — *Consommation de la sanctification*

Il est une troisième œuvre qui nous révèle Dieu et à laquelle l'Eucharistie contribue puissamment : c'est la sanctification des âmes.

La Création, l'Incarnation avec son complément la Rédemption, ne sont pas le terme dernier de l'action divine. Elles ne sont en quelque sorte qu'un commencement, qu'un moyen. La consommation de l'œuvre divine n'est autre que la justification des âmes en vue de leur éternelle félicité.

Dieu, dit le Psalmiste, « se glorifie dans l'assemblée des saints » (Ps. LXVIII, 8) ; il les contemple avec joie et fierté ; il voit en eux le reflet de ses perfections, les chefs-d'œuvre de ses mains (Ps. LXVII, 36), auprès desquels toutes les autres merveilles pâlissent, le triomphe de sa grâce : « en les couronnant, ce sont ses propres dons qu'il couronne. »

De cette sanctification des âmes commencée sur la terre et consommée dans le ciel, Jésus-Christ est à la fois la cause et le modèle. Pour sa réalisation il a laissé à son Eglise combien de moyens : éducation chrétienne, instruction religieuse, bons exemples, cérémonies saintes, sacrements ! Mais où cette sanctification trouve-t-elle mieux son progrès, sa stabilité, son perfectionnement que dans l'Eucharistie ? Nous savons qu'elle est le meilleur remède au péché véniel dont l'habitude est l'ennemie de la grâce, qu'elle excite la ferveur, laquelle est comme la flamme de l'amour divin, qu'elle augmente cette grâce elle-même, qu'elle développe aussi et affermit les vertus chrétiennes qui en sont la sauvegarde et l'épanouissement, qu'elle apporte à l'âme les secours actuels au moyen desquels elle peut conserver et sans cesse accroître son céleste trésor.

Les saints lui doivent en grande partie leur ressemblance avec Dieu. Où la vierge puise-t-elle sa pureté, la jeune fille sa modestie, le jeune homme sa chasteté, les époux leur fidélité, les pénitents leur esprit de mortification, le magistrat son intégrité, le négociant sa probité, l'homme d'affaires sa loyauté, le prêtre et le religieux leur zèle ? Dans l'Eucharistie, où l'on reçoit l'auteur de toutes les grâces et le modèle de toutes les vertus.

Ne l'oublions pas : l'Eucharistie est surtout, dans les desseins de Notre-Seigneur, une nourriture; c'est sous cet aspect qu'il l'a annoncée, puis donnée à ses apôtres. Or, à l'inverse de ce qui se produit pour toute alimentation matérielle, ici, ce n'est pas le communiant qui transforme en lui le Dieu-Hostie, c'est le Dieu-Hostie qui, par l'union que ce sacrement établit entre sa Personne et le communiant, opère cette transformation qui faisait dire à S. Paul : « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 26). Celui qui communie est donc assimilé à Jésus, il participe à sa vie ; c'est toute cette vie qui passe en notre âme et devient l'exemplaire, la forme de la nôtre, pour y produire les sentiments de son cœur, pour lui faire imiter les vertus qu'il a pratiquées dans ses divers états et verser en elle les grâces spéciales qu'il nous a méritées et la marquer du signe de la prédestination.

* *

Voilà donc, m. f., la place qu'occupe, le rôle que remplit l'adorable Eucharistie dans l'économie divine. Non, vraiment, Dieu ne pouvait créer une merveille plus achevée, un plus parfait mémorial de toutes les autres, une plus admirable synthèse du monde naturel et surnaturel. Et ainsi elle nous donne le dernier mot de la science de Dieu. A elle, il est permis d'appliquer la parole de Notre-Seigneur : « Celui qui me connaît (en mon sacrement), celui-là connaît aussi mon Père. » A l'exemple des saints, aimons à l'étudier au pied du Tabernacle, soyons avides de la recevoir ; nous y puiserons une lumière, une vie, une ardeur toujours accrues qui seront pour nous le prologue de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

II

L'EUCHARISTIE, DERNIER MOT DE NOTRE SCIENCE DE L'HOMME

Mes frères,

L'Eucharistie est le dernier mot de la science de Dieu. Elle s'offre à nous comme le chef-d'œuvre des œuvres divines. Elle est le couronnement de la Création, le complément de l'Incarnation, la consommation de la sanctification des âmes. Tel est le premier aspect sous lequel je vous l'ai montrée. Voici le second : elle est le dernier mot de la science de l'homme. Elle nous explique, en effet, les contradictions de notre nature, et elle nous révèle le secret de nos sublimes destinées.

I. — *Les contradictions de notre nature*

Qu'est-ce que l'homme ? Rien de plus facile, de prime abord, que de répondre à cette question, puisqu'il s'agit d'un être sensible, qui appartient à une classification dont nous faisons partie. Rien de plus complexe, en réalité, que l'être que nous sommes. — Que nous dit de l'homme la philosophie ? Embarrassée, elle se sert d'images, toutes empruntées aux Livres saints, à la poésie, à la nature. L'homme, dit-elle, c'est une vapeur, qui ne s'élève de terre que pour disparaître, c'est un flot qui passe, une herbe qui se dessèche, une fleur qui à peine épanouie se fane, une ombre qui se dissipe à peine aperçue, un sillage de vaisseau qui ne laisse bientôt plus de trace. Mais toutes ces comparaisons n'expriment que la fragilité de notre nature, la brièveté de notre vie, la rapidité de notre passage.

Les images épuisées, si la philosophie veut en venir à une définition, elle appelle l'homme une intelligence servie par des organes, un animal raisonnable, ou, selon le beau mot de Pascal, un roseau pensant.

Mais ceci, tout en nous faisant connaître le double élément de notre nature, nous laisse aux prises avec le mystère que nous sommes. Car nous restons la plus grande énigme qui se puisse concevoir. Tous les autres êtres possèdent les moyens d'atteindre à leur fin ; seul l'homme, tout roi qu'il est de la création, en est dépourvu. Il est le jouet de tous les éléments, il est à la merci de toutes les atteintes.

Comment expliquer toutes les contradictions qu'il offre en sa personne ? Tant de grandeur et tant de bassesse, tant de lumière et tant de ténèbres, un penchant si vif pour le bonheur et une si profonde misère. Il approuve le bien et il ne le fait pas ; il réprouve le mal et il le commet. Son intelligence veut tout connaître, et il éprouve tant de difficultés pour apprendre ; son cœur, dont rien ne remplit la désespérante profondeur, s'enchante de tout ce qu'il entrevoit, et dès qu'il en approche, se trouve déçu ; son imagination l'emporte vers l'idéal, et il se repaît de chimères ; il se plonge, et parfois éperdument, dans la matière, et néanmoins il lui manque l'infini, dont l'absence met en son cœur de grandes mélancolies ; il sait qu'il devra mourir, et de ce côté du moins il devrait s'habituer à cette pensée ; mais non, il proteste contre la mort, il rêve d'immortalité, il tente de s'éterniser. C'est bien vrai : nous sommes une véritable énigme devant laquelle la philosophie, c'est-à-dire la raison vient échouer.

Nous savons, d'autre part, que la grande loi de la vie, c'est la nutrition, je veux dire l'union par assimilation d'un être faible et mortel à un autre être réparateur et vivifiant. Pour vivre, il faut se nourrir. A cette loi aucun être organisé ne saurait se soustraire. Elle est universelle, elle s'étend des dernières limites de la vie matérielle et inintelligente aux sublimes régions de la vie intelligente. C'est une autre loi, que l'aliment est en rapport avec la constitution, avec le tempérament de l'être auquel il est destiné, en sorte que par la nourriture on peut juger de ce qu'est un être : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu vaux. »

Or, un jour, le Christ, qui est Dieu, après avoir nourri dans le désert le corps de ses auditeurs du pain miraculeusement multiplié et les esprits du pain de la vérité, le Christ s'est laissé allé à dire : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et ils sont morts. Mais moi je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair. » (Jo., VI). La veille de sa mort, nous le voyons entouré de ses apôtres assis à table et leur présentant un aliment : « Prenez et mangez, leur dit-il : ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Ainsi Dieu nous a dit : « Mangez-moi, prenez-moi comme nourriture. » Qu'est-ce que nous en concluons ? C'est qu'en plus et au-dessus de notre corps de chair, en plus et au-dessus de notre vie intellectuelle et de notre vie affective, il y a en nous une autre vie et que cette vie est divine, puisque d'une part Jésus-Christ nous apporte un aliment, et que d'autre part cet aliment, c'est lui-même Fils de Dieu fait homme. N'est-ce pas logique ?

Mais voyons tout ce que nous apprend cette vérité.

II. — *Le secret de nos sublimes destinées*

Elle nous apprend que nous sommes plus grands que la terre entière, car sur ce globe si magnifique, si fécond, si rempli de substances nutritives, il n'est aucun aliment qui soit adéquat à notre tempérament, assimilable à notre être, il a fallu que Dieu allât chercher dans les cieux sa propre substance.

Elle nous apprend que nous ne sommes pas seulement des êtres matériels, bornés à se procurer des sensations et à développer en eux la vie animale, mais des êtres spirituels, puisque Dieu nous donne dans l'Eucharistie une nourriture spirituelle qui suppose évidemment en l'homme l'existence d'un principe spirituel.

Elle nous apprend que l'homme a été placé dans l'ordre surnaturel et qu'il ne vit pas seulement d'une vie créée : *non in solo pane vivit homo*, a dit le Maître (Mt., IV, 4), mais aussi incréée. L'Eucharistie est, en effet, une nourriture plus que spirituelle, une nourriture divine. Or, une nourriture divine sup-

pose un principe divin dans l'être auquel elle est destinée, de même que la lumière suppose l'œil, le son l'ouïe, les odeurs l'odorat, les saveurs le goût. Sans l'œil, sans l'ouïe, sans l'odorat, sans le goût, la lumière, le son, les odeurs, les saveurs n'existeraient pas ou seraient inutiles pour nous comme s'ils n'existaient pas. De même, sans un principe divin en nous, l'Eucharistie n'existerait pas pour nous, elle ne répondrait à rien, elle serait sans objet; si elle existe, c'est qu'il y a en nous un principe divin.

Et par cela que l'Eucharistie nous fait connaître notre élévation à l'ordre surnaturel, elle nous révèle nous-mêmes à nous-mêmes, sous notre aspect principal, puisque c'est par le côté divin de son être que l'homme est véritablement grand. Qu'est-ce que l'homme, en effet, sous le rapport du corps ? Une poussière qui retourne à la poussière ; la chair si moulée, si avantagée et flattée qu'elle soit, n'est en définitive qu'une proie pour la mort. Mais l'âme ! quelle n'est pas sa grandeur comme image de Dieu d'abord, incomparablement plus encore comme ressemblance de Dieu, c'est-à-dire participant à la vie divine ?

L'Eucharistie nous apprend aussi que nous sommes des êtres déchus auxquels Dieu offre des moyens de réhabilitation ; car la chair que le Christ nous donne en nourriture est une chair immolée, son sang est répandu ; ce qui prouve que nous sommes sous l'empire de la justice et du péché.

Enfin elle nous apprend que notre existence n'aura pas son dernier terme au tombeau. Par là-même qu'elle nous communique une vie qui ne finira pas, c'est-à-dire la vie de Dieu, nous sommes autorisés à conclure que nous ne devons pas mourir pour toujours. Dieu serait-il né dans une crèche, aurait-il versé son sang sur le Calvaire, renouvellerait-il sa naissance et son sacrifice sur chaque autel, si notre être qui en a été l'objet devait retomber à jamais dans le néant du tombeau ? Le résultat serait trop inférieur à la cause. L'Eucharistie dépose, même dans notre chair, un germe d'immortalité qui ranimera nos cendres au dernier jour. C'est ce qui a fait dire à Notre-Seigneur que « celui qui mange sa chair et boit son sang vivra éternellement » et que « celui qui croit en lui, même s'il vient à mourir, vivra pour toujours. » Aussi bien l'Eglise peut-elle dire que nous avons dans le Dieu-Hostie « le gage de la gloire future. »

* *

Telle est la lumière qui nous vient de l'Eucharistie, telle est la révélation qu'elle nous apporte. Elle nous donne donc le dernier mot de la science de l'homme. « Sacrement de foi », elle nous récompense de la soumission de notre raison aux mystères qu'elle renferme en nous inondant de ses célestes clartés. Nous ne saurions trop nous laisser guider par ce divin flambeau. A le suivre, nous parviendrons un jour à la lumière de l'éternelle vie. Ainsi soit-il.

III

L'EUCHARISTIE, DERNIER MOT DE NOTRE SCIENCE DE LA SOCIÉTÉ

Mes frères,

Dernier mot de la science de Dieu, l'Eucharistie, vous ai-je dit, est aussi le dernier mot de la science de l'homme. Tandis que la philosophie demeure impuissante à expliquer cette énigme qu'est la créature humaine, le Sacrement de l'autel nous montre à l'évidence et notre grandeur et nos sublimes destinées. Par l'aliment divin que le Christ nous a donné, nous sommes convaincus que nous portons en nous une vie divine qui veut se continuer jusque dans l'éternité.

Il y a plus : l'Eucharistie est encore le dernier mot de la science des sociétés ; c'est le secret de leur force et de leur vitalité.

J'aborde là, m. f., un grave et vaste sujet qui, pour être traité dignement, demanderait de longs développements. Bornons-nous, du moins, à quelques considérations.

Afin d'y mettre un peu d'ordre, nous exposerons quelques idées générales ; puis nous verrons comment l'Eucharistie apporte à la société les principaux éléments de sa prospérité.

I. — *Quelques idées générales*

La société est un corps formé par des individualités qu'unit un lien, non seulement matériel, mais moral ; c'est la résultante des intelligences, des volontés, des efforts, des concours particuliers en vue du bien commun. De telle sorte que, si chaque individu parvient sous l'action de l'Eucharistie à être vertueux, s'il a reçu par l'influence de l'Eucharistie la lumière pour agir avec prudence et la force pour agir avec constance et fermeté, la société sera une véritable famille où régneront la stabilité et la paix. Par là-même que l'Eucharistie a la puissance de sanctifier les âmes, elle communique à la société un élément de force, un principe de vitalité que l'on demanderait en vain aux écoles rationalistes ou matérialistes.

L'Eucharistie, c'est Dieu avec nous, mais Dieu principe vivant, éternel, immuable, indéfectible de toute vie, de toute œuvre. La présence de Dieu au milieu de nous dans le secret de nos tabernacles est la seule explication possible de l'immense supériorité des sociétés catholiques sur les autres qui ont exilé Jésus-Christ de l'autel. Que l'on partage en deux camps l'humanité, que l'on place dans l'un les peuples baptisés, dans l'autre les infidèles ; ici, quelle nuit profonde au firmament intellectuel ! là, quelle éblouissante lumière ! Dans l'un, la multitude ignorante et toute plongée dans la matière ; dans la minorité évangélisée, les grands esprits se pressent à tous les étages de la pensée : beaux-arts, poésie, philosophie, littérature, science humaine, science divine. Comme pour attester qu'elle est bien le soleil des intelligences, l'Eucharistie projette lumière et chaleur. L'Homme-Dieu, bien qu'invisible, agit personnellement au milieu de nous : tel le soleil, caché derrière les nuages, n'en exerce pas moins son action en dissipant les ténèbres, en réchauffant la terre ; tel le sang qui, coulant secrètement dans nos veines, promène jusqu'aux extrémités de nos membres le mouvement et la vie.

Si même dans les nations catholiques, quelque dégénérées qu'elles puissent être, le mal n'atteint jamais les limites extrêmes ; si des réactions inspirées s'y produisent, si des défenseurs se lèvent, et si à des époques de douloureuses perturbations succèdent des périodes de paix et de résurrection, n'en cherchez pas la cause ailleurs que dans l'Eucharistie. Dieu au milieu de nous laisse passer à travers les plus sombres nuages de l'impiété une vivifiante lumière. Et si l'on est plus frappé du mal qui persiste que du bien qui lui fait obstacle ; si vous ne vous ex-